

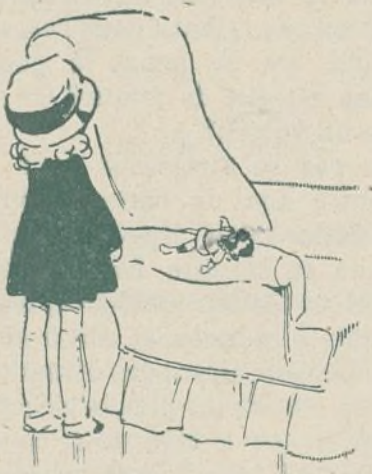


Organe de la Société
des Poupées — Paris

LETTRE D'UNE PETITE FILLE A SON AMIE RENÉE

Ma chère petite Renée,

Je ne pourrai pas aller chez toi demain pour goûter, comme tu me l'avais demandé, car ma poupée est au lit et je ne veux pas la laisser toute seule.



Je l'ai trouvée avec une jambe cassée.

Figure-toi qu'en rentrant dimanche, je l'ai trouvée avec une jambe cassée. Tu juges de mon émoi! Impossible de savoir comment cet accident est arrivé. Julie, la cuisinière, et Thérèse, la femme de chambre, n'ont rien vu d'inolite; mon frère Marcel a passé toute la journée chez son ami Didier, et quand je suis partie à deux heures, avec maman, je suis absolument sûre que ma poupée était sur mon lit avec ses deux jambes. En rentrant à cinq heures, ma malheureuse Fadette n'en avait plus qu'une et gisait en travers de mon fauteuil. Comprends-tu quelque chose à cela, toi?

Maman est d'avis que la femme de chambre ne dit pas la vérité et que c'est elle, en rangeant mes affaires, qui a tarabusté Fadette et l'a cassée. Elle est si brutale, cette fille, que cela pourrait bien être vrai. Mais moi, je m'imagine autre chose...

Depuis que j'ai découvert dans les affaires de Fadette le *Journal des Poupées*, j'ai bien changé d'opinion sur nos filles et je suis persuadée qu'elles ne sont pas toujours les petites personnes insensibles que nous connaissons. Elles ont des idées, puisqu'elles écrivent et elles sont capables de toute une vie que nous ne soupçonnons pas. Il y en a qui se sauvent de chez leurs parents, il y en a qui font des voyages et, par leur faute, il leur arrive souvent des aventures que nous ne savons à qui attribuer.

Alors, moi, je me suis dit ceci : « Quand j'ai été partie, Fadette a voulu descendre de sur mon lit pour aller je ne sais où. Comme elle est très petite et que mon lit est très haut, elle s'est cassé une jambe en



Maman est d'avis que la femme de chambre ne dit pas la vérité.



Elle a voulu descendre.

sautant et, l'accident une fois arrivé, elle s'est trainée jusqu'au fauteuil sur lequel elle a réussi à grimper en s'accrochant aux franges. » Maman dit que je suis une petite sotte, mais je suis sûre que je ne me trompe pas.

Heureusement, dimanche dernier, mon cousin Bertrand qui est interne des hôpitaux est venu dîner à la maison. Je lui ai tout de suite montré Fadette et j'étais si désolée qu'il a bien voulu la soigner, malgré, m'a-t-il dit, que ce ne soit pas son affaire. Il paraît que c'est beaucoup plus difficile de raccommode les poupées que les petites filles, c'est lui qui a dit cela. Il a pris un vieux mouchoir, il en a fait des bandes que j'ai cousues, puis il a demandé à maman de l'ouate et à papa de la colle. Quand il a eu tout ce qu'il lui fallait, il a recollé la jambe et, pour qu'elle tienne bien, il lui a fait un vrai pansement avec l'ouate et les bandes. Ensuite, il m'a bien recommandé de la coucher immédiatement et de la laisser au lit jusqu'à ce qu'il revienne la voir.

Depuis dimanche, donc, Fadette est au lit. Je ne la quitte pas une seconde et je la soigne du mieux

que je peux, mais ce n'est pas toujours commode, car elle ne dit rien et c'est très difficile de savoir de quoi elle a besoin. Elle dort tout le temps et ne veut accepter aucune des tisanes que je lui prépare dans son joli service à thé, justement celui que tu lui as donné.

J'espère que mon cousin Bertrand ne tardera pas à revenir, car je voudrais bien savoir ce qu'il pense de sa malade.

Etant si inquiète, tu comprends qu'il m'est impossible d'aller chez toi demain, je ne m'amuserais pas; et puis, je ne voudrais pas que Bertrand vienne pendant que je ne suis



Je lui ai montré Fadette.

pas là, car il penserait que je suis une mauvaise maman. Dame, quand nous sommes malades, nos mamans restent bien auprès de nous et elles attendent aussi le docteur; pourquoi irais-je me promener quand Fadette est dans son lit avec une jambe cassée?

Tu diras à Jeannette et à Suzanne que je les embrasse bien. J'espère que leurs filles sont en bonne santé, ainsi que la tienne. Qu'on se fait donc de la bile lorsque les enfants sont malades!

Puisque je ne peux pas aller chez toi, tu devrais venir chez moi. Maman enverra, si tu veux, la femme de chambre pour te chercher et elle te ramènera aussi. Tâche d'amener Betty, elle tiendra compagnie à Fadette pendant que nous bavarderons et elle parviendra peut-être à l'égarer un peu.

A bientôt, j'espère, ma petite Renée, je t'envoie le meilleur baiser de ta petite amie.

MARCELLE.

LE VOYAGE DE MAGDA

Magda était une jolie poupée parisienne qui, aussitôt née, avait été

expédiée au Brésil par un oncle voyageant en Europe et qui voulait faire plaisir à sa nièce Clotilde. Elle avait fait le voyage dans une grande caisse, en compagnie d'un chemin de fer électrique destiné à José, le frère aîné de Clotilde, et d'un ménage pour Alice, la petite sœur âgée de cinq ans.

Magda, débarquant au Brésil dans ses atours de Parisienne, avait eu un succès fou. Clotilde ne se lassait pas de contempler sa robe de soie rose, son manteau de velours noir et son mignon bonnet de dentelle. Il y avait aussi de ravissants souliers qui causaient à la petite fille un plaisir sans cesse renouvelé.

Très heureuse, Magda vivait au Brésil depuis plusieurs mois, lorsqu'un beau jour, elle remarqua des allées et venues insolites dans la maison. Des malles ouvertes encombraient toutes les chambres, les meubles disparaissaient sous des housses, d'autres étaient placés dans de grandes caisses, et les enfants, courant au milieu de tout ce désordre, se réjouissaient à l'idée d'un changement de vie.

Magda comprit qu'il s'agissait d'un grand voyage et elle prêta l'oreille aux conversations des enfants. C'est ainsi qu'elle apprit que toute la maisonnée se disposait à partir pour Paris.

La poupée fut bien heureuse de cette nouvelle, car elle aimait à voir

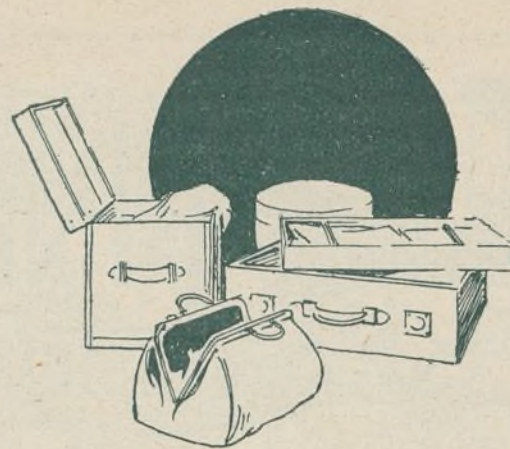


Clotilde ne se lassait pas de la regarder.

du pays et elle n'avait aucun souvenir de la capitale. Son oncle José parlait de plusieurs semaines passées sur un bateau. « Quelle chance! » pensait la poupée.

Elle eut un instant la crainte d'être fourrée au fond d'une malle, mais elle se rassura en voyant boucler toutes les courroies, et se dit qu'elle ferait le voyage dans les bras de sa maman.

Hélas! Magda ne devait pas faire



Des malles encombraient toutes les chambres.

le voyage du tout. Sans savoir comment, elle se trouva un jour dans une armoire et, au calme qui régnait dans la maison, elle jugea que toute la famille avait disparu. Ce qui était la vérité.

La poupée passa quelques heures amères à méditer sur l'indifférence de sa maman qui l'avait laissée toute seule dans une maison abandonnée. Puis, comme elle était douée d'une certaine dose de philosophie, elle se consola du mieux qu'elle put et attendit les événements.

Des jours, des semaines, des mois passèrent, la maison était toujours aussi silencieuse et Magda s'habitua à la solitude, lorsqu'un beau matin un pas retentit dans l'escalier.

« Qui est là, pensa la poupée, maman est-elle de retour? Ou bien est-ce un voleur? »

Les pas se dirigèrent droit vers l'armoire dont le battant s'ouvrit. Une main saisit Magda et la tira hors de sa retraite. La poupée reconnut le cousin Edouard, lequel, une liste à la main, se mit à arpenter la maison, tirant des divers meubles les choses les plus hétéroclites. Lorsqu'il eut trouvé tout ce qu'il cherchait, il emplit une valise, faisant une place spéciale à Magda afin qu'elle ne soit pas abîmée.

« Qu'est-ce que cela signifie? pensa la poupée, et où diable allons-nous? » Elle allait à Paris, cette fois, réclamée par Clotilde qui voulait revoir sa fille et qui avait profité de la venue du cousin Edouard pour se la faire apporter.



Il emplit une valise.

Magda n'eut aucunement conscience du voyage qu'elle effectuait. Elle qui aurait tant aimé à aller en bateau, elle dut se contenter d'aller « en valise », ce qui était beaucoup moins amusant. Dans cette étroite boîte, le temps lui parut interminable et elle pensait ne jamais revoir la lumière du soleil quand la valise fut brusquement ouverte au milieu de cris qu'elle connaissait bien.

— Ma poupée! s'écria Clotilde.

— Mes soldats de plomb! dit José.

— Mes livres d'images! s'écria Alice.

— Que-que-que-que, dit une voix que Magda entendait pour la première fois.

Elle regarda autour d'elle et aperçut un ravissant bébé qui s'avancait d'une allure quelque peu chancelante en tendant les deux bras vers elle.



Le bébé voulait sans cesse la prendre.

Mais Clotilde saisit brusquement Magda en disant :

— Je ne veux pas que Bébé prenne ma poupée.

Bébé! Magda n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. Était-ce un petit oncle ou une petite tante? Et depuis quand était-il là? Ses grands-parents avaient acheté un nouveau bébé et elle n'en avait rien su.

Un nouveau personnage que Magda ne connaissait pas entra dans le salon, c'était la nourrice, une grande femme qui saisit le bébé dans ses bras et dit :

— Ma fille à moi, elle est plus jolie que la vôtre, mam'zelle Clotilde.

— Oui, mais la mienne est plus sage, nounou. Elle ne pleure jamais et je n'ai pas besoin de lui mettre sans cesse des couches propres...

Tout le monde rit de cette répartie et comme la nounou embrassait la petite Simone, Clotilde embrassa sa fille.

— Quel âge a-t-elle, votre fille, mam'zelle Clotilde?

— Elle a deux ans.

— Dame! la mienne n'a que treize mois, mais elle grandira vite, allez!

Regardez comme elle est déjà solide sur ses petites jambes. Dans un mois, elle trottera comme un lapin; la vôtre serait bien embarrassée d'en faire autant.

— Allons, nounou, ne taquinez pas cette enfant, dit la maman, et toi, Clotilde, remercie le cousin Edouard qui s'est chargé de cette lourde valise pour vous faire plaisir.

Il fallut quelques jours à Magda pour s'habituer à la vie de Paris et à sa nouvelle petite tante. Le bébé, fasciné par la poupée, voulait sans cesse la prendre dans ses bras et un jour que Clotilde était absente, la nourrice avait confié Magda à la petite Simone; mais cette dernière avait empoigné la chevelure blonde avec une telle force qu'une longue mèche était restée dans ses menottes. Heureusement la nourrice avait pu repeigner la poupée et Clotilde n'avait rien vu, mais la pauvre Magda, elle, considérait le bébé comme un petit diable et avait une peur horrible de retomber dans ses mains. A certains moments, elle regrettait l'armoire où elle avait passé des heures si paisibles. Mais, à d'autres, lorsque Clotilde, par exemple, la promenait aux Champs-Élysées et qu'elle entendait les murmures flatteurs que suscitait sa bonne mine, elle n'aurait pas voulu retourner au Brésil pour un empire.

PIERROT MYSTIFICATEUR

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

BABETTE, marchande de légumes et d'œufs,

PIERROT,
PLUSIEURS CLIENTES,
DEUX GENDARMES.

La scène représente la boutique de Babette qui est assise, au lever du rideau, derrière un comptoir bien achalandé. Entre une acheteuse. Babette se dérange.

SCÈNE PREMIÈRE

BABETTE. — Qu'y a-t-il pour votre service, madame?

L'ACHETEUSE. — Je désirerais un quart de bon beurre et une botte de carottes.

BABETTE. — Voilà, madame. Et avec cela?

L'ACHETEUSE. — C'est tout. Combien vous dois-je?

BABETTE. — Soixante-quinze centimes.

(Pendant que Babette s'occupe de la première acheteuse, d'autres

clientes sont entrées dans la boutique. Elle attendent patiemment leur tour lorsque Pierrot paraît.)

SCÈNE II

LES MÊMES, PIERROT.

PIERROT, avec aplomb. — Bonjour, madame Babette.

BABETTE. — Bonjour, monsieur



Qu'y a-t-il pour votre service?

Pierrot. Vous désirez quelque chose?

PIERROT. — C'est Colombine qui m'envoie pour vous acheter des œufs. Il lui en faut une douzaine pour faire un gâteau. Donnez-moi ce que vous avez de plus frais.

BABETTE. — Si vous voulez bien attendre une seconde, je suis à vous tout de suite.

(Tandis que Babette sert les acheteuses arrivées avant Pierrot, ce dernier entretient la conversation.)

PIERROT. — Sont-ils bien frais au moins, vos œufs?

BABETTE. — Oh! monsieur, pondus de la semaine dernière.

PIERROT. — Bien vrai?

BABETTE. — Demandez à ces dames qui m'en prennent tous les jours. Je les vends cher, c'est vrai, mais ils sont de la première fraîcheur.

UNE ACHETEUSE. — Je les ai toujours trouvés excellents

UNE AUTRE ACHETEUSE. — Mon mari n'en veut pas d'autres et quand, par hasard, j'en achète chez l'épicier il s'en aperçoit tout de suite.

BABETTE. — Là! vous voyez, monsieur Pierrot, que je dis la vérité!...

PIERROT. — Je vois..., je vois..., seulement, tout de même, rapport à Colombine qui n'est pas toujours commode, j'aimerais bien juger par



Bonjour, madame Babette.

moi-même... C'est si ennuyeux, les femmes. Voici vingt centimes, donnez-moi un œuf, je vous dirai ce que j'en pense.

(Babette donne un œuf à Pierrot en échange de ses quatre sous. Pierrot le prend, le frappe sur le rebord de la table et l'ouvre.)

BABETTE, indignée. — Ah! monsieur Pierrot, vous allez me salir ma boutique! J'avais si bien balayé ce matin que...

(Elle se tait subitement devant la stupéfaction de ses clientes qui poussent des oh! et des ah! à n'en plus finir. De l'œuf cassé par Pierrot, il est sorti du blanc, du jaune et... une pièce de vingt francs toute neuve.)

PIERROT, tenant la pièce entre le pouce et l'index. — C'est bien une pièce de vingt francs! Vous avouerez, madame Babette, que c'est assez extraordinaire... pour des œufs frais, mais, c'est égal, j'aurais tort de me



Il sort une pièce.

plaindre. Voulez-vous m'en vendre un second?

BABETTE, absolument ahurie. — Bien volontiers.

(Pierrot casse un second œuf, lequel contient encore, outre le blanc et le jaune, une pièce de vingt francs toute neuve.)

BABETTE, LES ACHETEURS, ensemble. — Ah! Ah! Oh!

PIERROT. — C'est à n'y rien comprendre, et je commence à croire que ces œufs ne sont pas très frais. Qu'importe, je vais essayer d'un troisième.

(Même jeu de scène. Babette donne un œuf à Pierrot, qui le paye, puis le casse avec d'infinies précautions. Troisième pièce de vingt francs.)

PIERROT, bon enfant. — Eh bien! il suffirait d'une douzaine d'œufs de ce genre pour faire un joli bénéfice. J'ai bien envie de faire une petite provision...

BABETTE, retrouvant son sang-froid. — Ah! mais, halte-là. Il ne peut pas y en avoir que pour vous,

monsieur Pierrot. En voilà assez pour aujourd'hui, gardez votre argent, je garde mes œufs.

UNE ACHETEURSE. — Je vous les achète vingt sous pièce, moi, Madame Babette.

BABETTE. — Ni vingt sous, ni quarante, ni cent. Pas plus vous qu'une autre. Je les garde.

PIERROT. — Evidemment, vous êtes dans votre droit, mais comme Colombine m'attend pour faire son gâteau, je vais être obligé d'aller faire mes emplettes chez l'épicier.

BABETTE. — Je ne vous en empêche pas. Au revoir, monsieur Pierrot.

PIERROT. — Au revoir, mesdames. (Il sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins PIERROT.

UNE ACHETEURSE. — Qu'est-ce que vous allez faire, madame Babette?

BABETTE. — Ce que je vais faire, vous l'allez voir, et cela ne va pas être long. Regardez bien.

(Elle prend un œuf et s'apprête à le casser.)

UNE AUTRE ACHETEURSE. — Vous devriez vous mettre au-dessus d'une terrine.

BABETTE. — Bah! C'est pas tous les jours fête, on nettoiera. Mon carreau en a vu bien d'autres.

(Elle casse l'œuf, qui ne contient pas la moindre pièce d'or.)

BABETTE, désappointée. — Mauvais début... Faut-il continuer?

UNE ACHETEURSE. — Mais naturellement, dans la quantité il peut bien y en avoir quelques-uns qui ne soient pas comme les autres.

BABETTE. — Vous avez raison. Essayons encore.

(Elle casse un œuf, puis un deuxième, puis un troisième, puis un quatrième, puis un par un, tout le contenu de la corbeille, sans faire la moindre trouvaille. La boutique est transformée en une vaste omelette devant laquelle Babette et les acheteuses se lamentent.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, PIERROT.

UNE ACHETEURSE. — Ben vrai!

UNE AUTRE ACHETEURSE. — C'est incompréhensible.

UNE TROISIÈME ACHETEURSE. — Tiens, voilà Pierrot qui passe, appelez-le donc.

TOUTES ENSEMBLE, à la porte de la boutique. — Monsieur Pierrot! Monsieur Pierrot!

PIERROT, avec volubilité. — Qu'y a-t-il pour votre service? (Il entre et aperçoit l'omelette). Oh! là là! Vous pouvez vous vanter d'avoir bien travaillé. Toutes mes félicitations,

madame Babette, vous devez avoir un joli petit tas de pièces d'or maintenant? Vous m'excusez si je pars tout de suite, mais Colombine m'attend pour faire son gâteau. (Il veut sortir, mais il se cogne dans un gendarme.)

SCÈNE V

LES MÊMES, DEUX GENDARMES

LE PREMIER GENDARME. — Elle vous attendra encore un moment...

LE DEUXIÈME GENDARME. — Car il va falloir nous suivre...

PIERROT, décontenancé. — Mais, monsieur le Gendarme...

LE PREMIER GENDARME. — Il n'y a pas de mais... Je vois très bien que vous avez abusé de la crédulité de cette bonne M^{me} Babette. Seulement, l'épicier chez lequel vous venez de faire la même farce est venu se plaindre et nous sommes chargés de vous mener en prison.

PIERROT, joignant les mains. — Grâce, je ne le ferai plus, c'est vrai que j'ai voulu m'amuser à faire un tour de passe-passe, mais je ne le ferai plus, je vous le promets, mon bon gendarme.

LE PREMIER GENDARME. — Il est trop tard, cette malheureuse Babette a perdu sa marchandise à cause de vous, vous serez puni.

BABETTE, compatissante. — Ecoutez, Monsieur le Gendarme, s'il veut seulement me donner les pièces d'or avec lesquelles il m'a mystifiée, je lui pardonne. Je ne suis pas méchante, moi, et je ne veux pas de mal aux gens, mais il faut me rembourser mes œufs.

LE GENDARME. — Vous entendez, Pierrot? Nous vous laisserons la liberté si vous voulez donner soixante francs à M^{me} Babette.

PIERROT, pleurnichant. — Je ne les ai pas, mon bon gendarme...

LE PREMIER GENDARME. — Comment, vous ne les avez pas?

PIERROT. — Je me suis servi de la même pièce pour les trois œufs, et c'est une pièce en carton...

BABETTE, indignée. — Oh! le filou. Et dire qu'il fait cela si adroitement!

LES DEUX GENDARMES, ensemble. — Allez, oust! au poste, et plus vite que ça.

(Ils entraînent chacun Pierrot par un bras. Le rideau tombe pendant que les acheteuses s'éloignent et que Babette contemple en pleurant le désordre de sa boutique.)

Le Gérant : L. VERPILLOZ.

PARIS. — LOUIS DE SOYE, IMPRIMEUR.